

ITINÉRAIRES
INATTENDUS

DE LA MÊME AUTEURE
paru en auto-édition

Romans :

Les Larmes du Lac (2015)

Les Voyageurs Parfaits (2010)

Recueil de nouvelles :

Itinéraires Inattendus (2020)

Retrouvez l'univers de Marie Havard :

Facebook : mariehavard.auteur

Instagram : marie.havard

Twitter : mariehavard_

Site web : www.mariehavard.com

Ce livre a été publié sur www.Bookelis.com. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Copyright © 2020 Marie Havard

1^{ère} édition – mai 2020

Dépôt Légal : mai 2020

ISBN n° 979-10-359-4549-7

Marie Havard

ITINÉRAIRES
INATTENDUS

Recueil de nouvelles

PRÉFACE

Bonjour et bienvenue dans ce recueil.

Merci de vous lancer dans cette lecture en ma compagnie !

La vie est une aventure.

À travers ces lignes, nous rencontrons des personnages à un moment charnière de leur existence, celui où ils sortent de leur zone de confort et avancent vers l'inconnu. Ils s'apprêtent à vivre leur aventure, à s'accomplir et atteindre leurs rêves, en partant à la rencontre de l'autre, d'une autre culture ou d'un autre pays.

Ainsi, nous suivons un vieillard qui fait l'ascension du mont Fuji, une jeune Mexicaine aux États-Unis, un homme rancunier au Canada, un quinquagénaire à la recherche de loups dans les Alpes, un chercheur d'or en Nouvelle-Zélande ou encore une femme qui part en Inde retrouver son vrai visage...

Leur itinéraire n'est pas celui que l'on attend et l'inattendu survient à la croisée des chemins. À

travers ces histoires, le lecteur emprunte des chemins sinueux, pour devenir à son tour voyageur...

Ce recueil compile des nouvelles et des nouvelles, de forme un peu plus longue. Du conte philosophique au texte fantastique, en passant par le thriller et le récit d'aventures, mon univers narratif donne une part importante à la nature, aux voyages et aux migrations, aux symboles et à l'imaginaire. J'espère que vous apprécierez.

« Fil rouge » a été publié pour la première fois en septembre 2019, dans un recueil de nouvelles du Club des Indés dont je fais partie.

« La femme sans visage » a été sélectionnée par un appel à textes de l'Indé Panda (webzine de textes d'auteurs indépendants) et publiée pour la première fois dans le recueil n° 1 de l'Indé Panda, en octobre 2016.

Vous êtes prêts pour ce voyage ?

Bonne lecture !

FIL ROUGE

Alors, comme ça, vous voulez savoir d'où je viens.

Puisque vous avez un peu de temps devant vous, je vais vous dérouler le fil de ma vie. J'aime bien cette expression : le fil de ma vie. N'hésitez pas à m'interrompre si je suis trop long : après tout, vous êtes là pour passer un bon moment.

Par où commencer ? C'est que, j'en ai, des choses à vous raconter ! On peut dire que mon humble existence est pleine de rebondissements. Ça vous surprend ? Vous regrettez déjà d'avoir posé la question de mes origines, je le vois dans vos yeux. Mais ne faites pas la moue, mon histoire est une belle leçon de vie.

Je suis venu au monde à la ferme, dans les champs de Boromo au Burkina Faso. Le jour de ma naissance, une pluie chaude tombait en fines gouttes, baignant la terre d'un baume nourrissant. J'adore la pluie, son odeur, sa douceur... Tout petit, je pouvais rester des heures dehors sous les averses,

savourant l'eau du ciel qui coulait sur moi.

Je garde un excellent souvenir de mon enfance. Le soleil, la caresse du vent, la vie en plein air... On vivait en compagnie des vaches, des moutons, et même des cochons, avec pour horizon des étendues sans fin de maïs et d'arachide. Je me souviens des travailleurs, qui s'allongeaient dans les champs pour manger des tranches de pastèque, dont le jus rouge nous éclaboussait parfois. Nous étions ensemble, unis dans un cocon de douceur et vêtus de blanc, les pieds nus enfoncés dans la terre chaude, à observer le défilement des nuages. Autour de nous, les fleurs ouvraient lentement leurs pétales, qui finissaient par être emportés par le vent. Les jours se suivaient et se ressemblaient, depuis la tendresse du lever du soleil jusqu'à la vigueur du crépuscule. Les nuits passaient en un clignement de paupières, bercées par les vrombissements d'insectes et le coassement des grenouilles. De temps en temps, le hurlement d'une hyène déchirait l'obscurité. C'était notre monde. Nous nous sentions en sécurité et je croyais que rien ne pouvait m'atteindre.

Mais je me trompais. Soudain, tout a changé.

Un jour, on m'a arraché à mon foyer, jeté sur une mule et entraîné au loin pour être vendu sur la

foire la plus proche. Ça a été brutal et terrible. Ma famille ? Elle aussi a été emmenée, sans ménagement. Je ne l'ai jamais revue depuis. Elle me manque, et je me demande ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Peut-être rencontrerai-je à nouveau mes frères, un jour. Mais si cela se réalise, est-ce qu'ils me reconnaîtront ? J'ai beaucoup changé.

J'ai été exposé en plein marché, parmi les étals, et soumis aux cris des vendeurs. De nombreuses mains m'ont tâté, l'une d'entre elles a sorti des billets et la transaction fut faite : c'est comme ça que ça s'est passé. Je croyais que le pire était derrière moi, mais je ne savais pas encore ce qui allait m'arriver.

Je ne vous ennuie pas, j'espère ? Après tout, c'est vous qui m'avez posé la question, maintenant vous devez écouter mon histoire jusqu'au bout...

On m'a embarqué dans un camion, avec d'autres. Depuis la benne qui me transportait vers la Côte d'Ivoire, je regardais le paysage défiler. Une large rivière marron serpentait à travers les arbres. Sur notre passage, des nuages de poussière s'élevaient de la piste ocre et parfois, nous devions nous arrêter pour laisser traverser un troupeau d'éléphants. Ça, c'était beau. Je découvrais petit à petit que le monde s'étalait bien au-delà des

champs de maïs...

Au port d'Abidjan, on nous a entassés dans un cargo. On ne savait pas où on allait. On était considérés comme de la vulgaire matière première... Le voyage a été long, plus d'un mois. L'incertitude, l'obscurité des containers, le roulis de l'Océan Atlantique ont rendu le trajet très difficile, et clairement, ce fut l'un des pires moments de mon existence. Vous êtes déjà montée sur un bateau ? Vous vous imaginez, rester des dizaines de jours à être ballottée à droite, à gauche... On ne me parlait pas et j'avais appris à garder le silence. Ainsi les jours passèrent, sans début ni fin.

Enfin, un jour, alors que j'avais perdu le fil du temps, on a débarqué dans un pays que je ne connaissais pas : le Bangladesh. Je restai bouche bée devant la capitale, Dacca : le chaos, la saleté, le pululement d'êtres humains, les bouchons interminables... Mais pas une minute pour visiter, j'ai été aussitôt emmené dans une usine de filature bruyante et surpeuplée. Là, il a fallu que je rentre dans le moule.

J'avoue que je me suis laissé manipuler, pour rendre les choses plus faciles. Je n'avais pas envie de me battre ni de me plaindre. Le travail était rude, dix heures par jour avec à peine une pause pipi. On

a évalué ma ténacité, ma résistance, étudié mes limites. Une fois, je me suis emmêlé avec un collègue... Ma bobine ne lui revenait pas, sans doute. Il voulait en découdre. Cela n'a l'air de rien, mais j'ai failli perdre ma place ! Heureusement, on a fini par renouer.

Avec le recul, je dois dire que je suis assez fier d'avoir été l'un des éléments clés de la chaîne de production. Pas mal pour un débutant ! Certains n'ont même pas tenu le coup, affaiblis par le bruit infernal des machines, mais moi je suis resté. De fil en aiguille, j'ai perdu tous mes défauts. Le travail a affiné ma silhouette. Je suis peu à peu devenu quelqu'un d'autre, en compagnie de jeunes ouvrières aux mains expertes, dont certaines n'avaient pas douze ans. Je leur donnais parfois du fil à retordre, mais avec patience, elles partageaient les gestes et les techniques. Je me souviens de leurs habits et de leurs voiles de toutes les couleurs : un peu comme une nuée de papillons jaunes, rouges, violets, bleus, verts... J'ai fini par adopter la teinte rouge. Ça me rappelait un peu les pastèques de mon enfance.

Puis j'ai changé d'usine. Un autre parcours s'offrait à moi : la manufacture de textile... J'ai gravi tous les échelons, sans broncher. Là, les ou-

vrières, le visage couvert d'un masque, se courbaient sur leurs machines à coudre, avec minutie. J'étais nouveau, alors on m'a observé sous toutes les coutures... Épuisant ! J'ai dû me plier à leurs moindres désirs... Et bien évidemment, j'ai fait mes preuves, je suis même devenu le petit chou-chou.

Je vois que vous vous impatientez. Les talons de vos escarpins claquent sur le sol nerveusement. J'imagine que vous êtes très occupée, vous devez peut-être même retourner au bureau après cette courte pause, tandis que moi, j'attendrai là, immobile, veillant à rester présentable... Vous avez un mari, des enfants. En rentrant chez vous, vous aimez prendre une bonne douche et enfiler une robe légère. Le placard de votre chambre est rempli de piles bien nettes de vêtements, rangées par couleurs... Non, vous avez plutôt un dressing, cette pièce à la mode, que votre époux vous a accordée pour vous faire plaisir. Mais je m'évade...

Où en étais-je ? Ah oui, l'usine textile. J'ai fini par la quitter, une autre vie m'attendait ailleurs, encore. Mais je suis bien conscient que l'industrie a changé le cours de mon existence. Vous savez, je suis né tout à fait banal, le genre de type qui ressemble à monsieur Tout le Monde. Grâce à elle, je suis sorti complètement transformé. Je n'étais plus

invisible, les gens se retournaient sur mon passage, admirant ma tenue flamboyante et ces petits détails qui rendaient mon look unique. Je m'étais tissé une nouvelle personnalité. Mais j'en voulais toujours plus ! On m'a proposé une affaire, j'ai accepté et je suis parti pour l'Europe, cette contrée où, m'avait-on dit, les rues sont parfumées à la rose et les euros tombent du ciel.

C'est complètement fou, tout ça, hein ? Sans ce voyage, je ne vous aurais jamais rencontrée. J'espère que vous aimez le rouge, vos ongles vernis de carmin semblent l'attester. Lorsque je vous ai vue venir vers moi, j'ai senti que nous étions faits l'un pour l'autre.

L'Europe, c'est ma troisième vie. Nous sommes nombreux à avoir entrepris ce long parcours. À l'arrivée, j'ai passé un peu de temps dans une boutique de Madrid, parfois en pleine lumière, parfois dans la réserve. La mode, c'était mon rayon. Mais la lumière du soleil me manquait. J'étais en permanence dans le magasin, sous les néons agressifs et les pulsations de la musique. Pas de quoi prendre des couleurs. Je crois qu'on était situés dans une rue commerçante. Je me souviens de ce jour particulier, le Premier Jour des Soldes. Des furies se jetaient sur nous ! Le soir, on avait retrouvé des étiquettes arrachées, des boutons abandonnés,

des signes de combat dans les cabines d'essayage... Un véritable carnage, auquel la plupart d'entre nous ont survécu, mais qui a laissé des traces. Je n'avais pas l'étoffe d'un héros...

Au bout de quelque temps, j'ai écumé les marchés du sud de la France. J'ai eu une brève aventure, avec une jeune étudiante bien sous tous rapports, mais qui a fini par m'ignorer totalement, pour préférer un concurrent complètement artificiel. J'ai atterri ici, dans cette boutique de vêtements seconde main. Mais je ne suis pas dupe, je sais comment ça va se terminer : dans une usine de recyclage... Et ça ne me tente pas du tout. Je vais faire mon maximum pour ne pas y aller, je vous le garantis. Tout dépend de vous. Vous seule pouvez m'empêcher de partir là-bas, où l'on ne me reverra plus. Vous êtes ma dernière chance... J'aimerais tant me blottir contre vous, peau contre peau... Allez, prenez-moi par la main, quittons cet endroit.

Voilà mon parcours, vous savez tout. Est-ce que vous m'acceptez tel que je suis, avec mes origines ? Vous ne vous attendiez pas à cette histoire...

Vous voyez, il ne suffit pas de lire mon étiquette pour comprendre d'où je viens, c'est un peu

plus compliqué que ça... Je suis un pur produit de la mondialisation, mais en fibres naturelles, contrairement aux synthétiques. Comme moi, ils sont des millions, que sais-je, des milliards, à traverser le monde chaque mois, du champ de coton au magasin.

Nous sommes nombreux, mais je vous en prie, choisissez-moi. Je vous promets de ne pas déteindre sur vous. Je me ferai tout petit, chez vous. Il vous reste bien une place, dans votre placard ? Vous pourrez me porter de temps en temps, je ferai tout pour être agréable.

Je ne veux pas finir comme tant d'autres, brûlé avec les déchets ménagers, ou relégué à l'état de chiffon à graisse pour un mécano du dimanche, ou encore transformé en combustible pour des usines. Sauvez-moi de cet enfer...

J'en ai fait, du chemin, pour venir jusqu'à vous, pour devenir ce tee-shirt sur un cintre de boutique branchée.

L'unique but de ma vie a été de vous plaire. Prouvez-moi que vous en valez la peine.

LE TROISIÈME SUMO

Dans sa vie, Hataro avait déjà eu l'honneur de rencontrer deux fois un lutteur de sumo. Ces moments restaient gravés dans sa petite tête aux cheveux désormais rares et blancs.

La première fois, c'était dans le quartier Ryogoku¹ à Tokyo, lorsqu'il avait six ans.

Cette année-là, en mai, il passa quelques jours chez sa grand-mère Obachan. Il jouait accroupi devant la maison, dans la ruelle calme, sous l'œil serein de son aïeule. Soudain, une ombre immense recouvrit ses petits bonshommes de bois. En levant la tête, il vit une silhouette imposante en contre-jour et il se demanda si l'Ogre Oni² n'était pas descendu de sa montagne pour le punir. Oui, c'était lui qui avait dévoré tous les daifuku³ que grand-mère Obachan stockait amoureusement dans la boîte à

¹ Ryogoku : quartier des Sumo situé à l'est de la rivière Sumida à Tokyo.

² Oni : créature folklorique japonaise que l'on peut traduire par « ogre » ou « démon ».

³ Daifuku : sucrerie japonaise au riz gluant rempli de pâte de haricots rouges sucrée.

gâteaux sur le buffet, à côté de la radio du salon...

Il agrippa les jouets de ses petits doigts dodus et les serra contre sa poitrine, autant pour se rassurer que pour empêcher qu'on les lui enlève.

Sous ses yeux d'enfant, les chaussettes blanches du géant habillaient des pieds puissants, ornés de chaussures traditionnelles en bois. Flottant glorieusement comme un drapeau de conquérant, le kimono du colosse paraissait être d'une étoffe soyeuse qui n'habille que les grands shoguns⁴.

Hataro entendit alors les pas rapprochés de sa grand-mère qui se pressait sur le seuil de la porte.

— Hataro, lève-toi donc ! lui reprocha-t-elle.

Il se mit rapidement debout et se colla contre ses jambes. Puis elle s'adressa au visiteur, en se penchant généreusement en avant pour le saluer :

— Bienvenue, O-sumo-san⁵.

L'homme inclina la tête à son tour et Hataro remarqua qu'il avait les cheveux très longs, lissés en arrière et attachés en chignon, comme les samouraïs.

Il était lutteur de sumo et se préparait pour le

⁴ Shogun : chef militaire.

⁵ O-sumo-san : appellation respectueuse des lutteurs de sumo.

grand tournoi de printemps, pendant lequel il devrait affronter les meilleurs lutteurs dans un nouveau combat chaque jour. À chaque compétition, il avait pour coutume de passer dans les maisons pour déguster un plat du peuple qui lui porterait chance. Il avait faim.

Grand-mère Obachan lui avait préparé une spécialité dont elle avait le secret, bien chaude et juteuse.

— Tenez, je vous ai cuisiné une fondue calorique comme vous les aimez, au poulet en bouillon et au saké⁶. Avec ça, vous tiendrez bien sur vos deux jambes, comme un beau poulet bien fort. N'oubliez pas votre bol de riz et votre bière. Et puis, je vous mets aussi quelques pâtisseries.

Elle lui confia le paquet délicatement emballé, sous le regard d'Hataro, un brin jaloux, qui aurait bien aimé goûter le plat dont le fumet était prometteur. Cet homme devait être important pour avoir le droit d'emporter une boîte entière de pâtisseries préparées par grand-mère Obachan.

— Comment il s'appelle ? Est-ce que c'est son premier combat ? Est-ce que si je mange beaucoup de poulet, moi aussi, je serai fort et grand comme lui ? Dis, Obachan, il va revenir ?

⁶ Saké : boisson alcoolisée à base de riz.

LE TROISIÈME SUMO

Cette semaine-là, Hataro avait posé tant de questions à sa grand-mère sur les rikishis⁷, ces lutteurs de sumo, qu'elle avait fini par demander au voisin de l'emmener à l'arène assister à un combat.

Ce petit était intenable depuis le passage du lutteur Kaio dans la maison. Elle adorait son petit-fils, mais il était épuisant et elle n'avait plus vingt ans. Pendant qu'Hataro serait à l'arène, elle aurait enfin un peu de tranquillité !

Monsieur Akizuki, le voisin, était un habitué des combats de sumo. Il suivait avec assiduité les grandes compétitions et celle de printemps était sa préférée. L'arène de Ryogoku accueillait les meilleurs lutteurs de tout le pays. Trois ans auparavant, Kaio avait fini le tournoi avec une fiche de score de douze à un. Un sumo⁸ talentueux de 151 kg, ce Kaio. À chaque combat, Monsieur Akizuki ressentait une grande fierté face à ces demi-dieux représentants de la puissance du peuple japonais, garants d'une tradition millénaire.

Hataro écoutait d'une oreille attentive les explications du voisin, alors qu'ils avançaient vers l'arène. Il trépignait d'impatience, du haut de ses

⁷ Rikishi : lutteur de sumo.

⁸ Sumo : le texte utilise cette forme elliptique pour sous-entendre « lutteur de sumo ». Le sumo est en réalité un sport, dont les lutteurs sont appelés sumotoris s'ils sont débutants et rikishis s'ils sont confirmés.

six ans, et il ne fut pas déçu. Les moindres détails resteraient à jamais gravés dans sa mémoire, souvenirs immuables dans sa cervelle usée par les années. Ce jour-là marqua son initiation au monde des adultes. Il était si fier en entrant dans l'arène qu'il se rappelait avoir décidé, oui décidé, de ne plus être un enfant. Il les enviait, les adultes, ils avaient l'air si sûrs d'eux et puis ils buvaient du saké. Grand-mère Obachan lui avait formellement interdit de goûter à cette boisson « qu'il connaîtrait bien assez tôt », selon elle. Une fois, il avait été tenté de tremper les lèvres dans la cannette de saké que grand-mère Obachan avait ouverte en offrande aux ancêtres, mais il n'avait pas osé. C'était un sacrilège de prendre cette part qui leur était réservée, car alors, comment pouvaient-ils être sûrs qu'on honorerait leur mémoire ?

— Obachan, comment les ancêtres peuvent-ils boire le saké depuis l'endroit où ils sont ?

— Par la pensée, Hataro. Ils n'ont pas besoin de la dimension physique du saké, ils se nourrissent de son image.

— Mais comment ils font ? Je n'y arrive pas, moi.

— Tu te poses beaucoup de questions pour un petit garçon de six ans.

— Et pourquoi tu leur donnes tous ces gâteaux alors qu'ils n'y touchent pas ? Alors que moi je n'ai le droit d'en manger qu'un seul après le repas et seulement si je suis sage...

— Tu comprendras quand tu seras plus grand.

Être plus grand, Hataro en rêvait. Il pourrait alors manger tous les gâteaux qu'il voudrait et même boire du saké. Avec son argent, il s'achèterait des dizaines de figurines et il pourrait jouer durant des heures, sans que personne l'en empêche.

Pourtant, le jour où Hataro assista à son premier combat de sumo, tous ces rêves devinrent bien prosaïques. S'il souhaitait être un adulte, c'était désormais pour se transformer en l'un de ces demi-dieux.

L'arène était immense, les gradins remplis de monde. Grâce à Monsieur Akizuki, Hataro avait pu pénétrer dans les loges réservées aux proches des combattants et il avait retrouvé le sumo qui était venu chez eux, Kaio, à qui grand-mère Obachan avait préparé des pâtisseries et du chanko-nabe⁹. N'étant plus pris par surprise, Hataro put admirer à loisir cet individu. Ses cheveux étaient huilés et lissés, tirés en arrière de façon à former un chignon.

⁹ Chanko-nabe : ragoût calorique.

Le corps du lutteur était comme une montagne, solide et immense. Sa peau rosée, qui semblait épaisse et soyeuse à la fois, dévoilait l'intimité de l'être humain dissimulé derrière le héros.

— Approche-toi, petit.

Timidement, il s'avança jusqu'à arriver au niveau de l'homme assis sur un tatami.

— Veux-tu attraper pour moi les couleurs de mon équipe, afin que je les noue autour de ma taille ?

— Bien sûr, O-sumo-san, répondit Hataro en courant vers le ruban et en lui tendant, à genoux, tête baissée en signe de respect.

— Merci, petit. Tu remercieras ta grand-mère pour le bon repas qu'elle m'a préparé et qui va contribuer à ma victoire. Maintenant, si tu veux bien, j'aimerais rester seul un instant pour me concentrer avant les épreuves.

Le petit garçon hocha la tête en s'inclinant le plus bas possible. Il n'en revenait pas que le sumo lui ait adressé la parole. Et il avait touché son ruban ! Le voisin l'emmena dans les gradins, où régnait une ambiance électrique. Des filles hurlaient frénétiquement devant les corps de ces athlètes virils et les hommes clamaient les noms de leurs lutteurs favoris.

LE TROISIÈME SUMO

Hataro ne fut jamais aussi attentif de sa vie, même à l'école. Un crieur public annonça le patronyme des combattants qui se placèrent dans le cercle de combat d'argile et de sable. Pendant la cérémonie de départ, les deux lutteurs prirent des positions spécifiques pour impressionner leur adversaire. Chacun à leur tour, les rikishis se penchèrent d'un côté puis de l'autre en levant la jambe et en frappant le sol. L'un fit claquer ses cuisses et cela amusa beaucoup Hataro. Puis on leur servit de l'eau dans une coupe en osier et ils jetèrent du sel sur le sable. Enfin, ils se jaugèrent, accroupis face à face et les bras tendus sur les côtés.

Ensuite, l'affrontement commença. Dès le premier contact, les deux lutteurs se ruèrent l'un vers l'autre avec une violence inouïe. Immédiatement, l'un des deux hommes fut expédié hors du cercle et perdit la manche. Ce fut si rapide !

Le deuxième combat dura plus longtemps. Le corps-à-corps fut sévère, jusqu'à ce que la prise d'un des lutteurs fasse tomber l'autre sur le sol. Les combats virulents s'enchaînèrent et un sumo partit avec un nez cassé. Hataro était abasourdi devant tant de puissance.

En rentrant chez lui, à la fin des vacances, Ha-

LE TROISIÈME SUMO

taro annonça à ses parents qu'il voulait devenir lutteur de sumo. Mais loin de le soutenir, ils rirent de cette idée.

Il laissa pousser ses cheveux pour se faire un chignon, mais personne ne le prit au sérieux. Il se renseigna sur le quotidien des lutteurs, qui ne lui faisait pas peur : réveil à cinq heures du matin, entraînement, repas constitués de ragoût de plusieurs viandes, puis sieste juste après, puis de nouveau repas... Hataro avala tout ce qu'il pouvait, prenant double ration à la cantine de l'école. Il cessa même de manger du poisson.

Malgré tous ses efforts, il n'atteignit jamais le poids réglementaire. Ses parents, voyant qu'il en faisait une lubie quasiment obsessionnelle et inquiets pour sa santé, lui interdirent d'assister à tout combat de sumo jusqu'à nouvel ordre.

À présent, soixante ans plus tard, il souriait en repensant à son rêve d'enfant complètement surréaliste. Il n'était pas fait pour devenir lutteur de sumo, il le savait désormais. Lui, Hataro Itaku, était voué à reprendre l'entreprise de fabrication de fundoshi¹⁰ de son père, ces sous-vêtements traditionnels à nouer autour de la taille et à l'entrejambe.

¹⁰ Fundoshi : sous-vêtement traditionnel.

LE TROISIÈME SUMO

À l'âge de quatorze ans, il se mit à aider régulièrement son père à la boutique. Tout naturellement, à dix-huit ans, il devint un employé indispensable de l'atelier de lingerie.

Du rêve héroïque de sumo, il était passé à l'industrie prosaïque du slip.

À vingt ans, Hataro était devenu un excellent commercial pour l'entreprise, à tel point que son père le laissait conquérir de nouveaux marchés. Il partait donc régulièrement en voyage afin de vendre ses produits aux quatre coins du Japon.

Le père d'Hataro disait souvent qu'ils avaient le bien-être et l'avenir d'une nation entre leurs mains. En effet, quel vêtement était plus intime, plus précieux qu'un slip traditionnel ? Ce bout de tissu rendait à un homme sa dignité, la douceur du coton permettait une hygiène impeccable et un homme bien dans son slip était bien dans sa peau.

L'entreprise Itaku produisait plusieurs types de slips traditionnels, adaptés à chaque client et à chaque usage : plusieurs tailles de tissus (entre 1,50 m et 3 m de largeur), plusieurs coupes (cachant les fesses ou pas, s'attachant avec des cordelettes ou pas), plusieurs techniques de port et de nouage. Certains sous-vêtements nécessitaient du temps pour leur mise en place, mais Hataro et son père avaient trouvé un nouveau procédé qui permettait de nouer son string en quelques secondes, ce qui avait fait le succès de la boutique. Ils vendaient des modèles tradition en coton, noir ou

LE TROISIÈME SUMO

blanc, aussi bien que des modèles stretch en élasthanne aux coloris modernes ou à motifs. Une fois replié, le tissu ne prenait quasiment aucune place dans une armoire. Le string traditionnel était plus confortable que les sous-vêtements des Européens, surtout par grosses chaleurs. Et il en existait même en version bain.

Hataro aimait son métier. Néanmoins, le monde des sumos le fascinait toujours autant.

Ce fut au cours d'un de ses voyages qu'il rencontra son deuxième sumo. Il se trouvait dans l'avion qui l'emmenait à Osaka, pour un rendez-vous avec la représentante d'un important centre commercial. En soute, dans sa valise, patientaient les meilleurs pagnes de l'entreprise.

Il était installé à côté d'une belle femme aux yeux clos, écouteurs dans les oreilles. L'avion venait de décoller et Hataro admirait le paysage derrière le hublot. Avec un peu de chance, il pourrait voir, à travers les nuages, le mont Fuji qui culminait à 3776 m de haut.

Une envie pressante le fit se lever pour se rendre aux toilettes. C'était occupé. Il attendit un long moment jusqu'à entendre un soupir derrière la porte.

— Tout va bien là-dedans ?